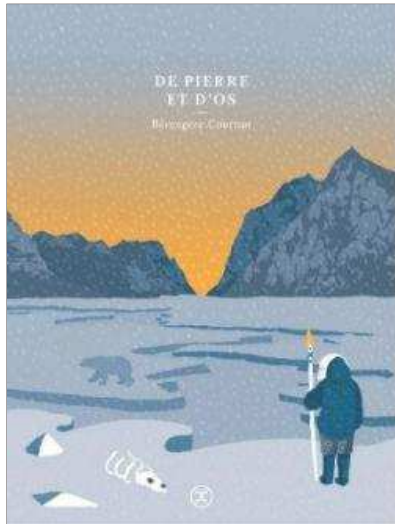




## Discours de remise du prix Marcel-Aymé 2009-2020

Texte de présentation du prix Marcel-Aymé 2020 décerné à **Bérengère CURNUT**, pour *De pierre et d'os* (Le Tripode),

par Paul Mercier, membre du jury :



« Madame, le jury a décidé d'attribuer le prix Marcel-Aymé 2020 à *De pierre et d'os*. Votre roman aurait pu aussi bien s'intituler « Uqsurlalik », puisque ce nom figure déjà en première page et se retrouve en fin d'épilogue, page 220. Le terme de roman, qui n'est pas mentionné en page de titre, interroge d'emblée le lecteur : a-t-il entre les mains un authentique roman, un document ethnologique romancé ou un ouvrage de vulgarisation pour un public non averti ? Cette question initiale perd très vite de son importance, dès que l'on a commencé à lire. Plus on avance dans la lecture, plus ce personnage féminin, qui emploie le « je », nous rend sensibles les faits et gestes de sa vie quotidienne, de son entourage, de son milieu naturel. Tout cela ne serait presque rien sans l'accès à son univers spirituel, à l'imaginaire qui lui permet de dépasser les fractures successives de son existence de femme et d'Inuit. Le plaisir de lire, le charme d'un récit se nourrissent de faits précis et d'événements liés à l'apprentissage de la vie et de la survie en milieu hostile. L'intrigue prend alors une couleur épique, celle de la conquête ininterrompue d'une identité personnelle, à la suite des effractions causées par les accidents de la vie. La répétition de telles perturbations demande à cette étrange Pénélope de se ressaisir

durablement pour faire face à son destin, sans jamais se permettre de baisser les bras. La suite de ces épreuves constitue la trame d'une épopée, de l'aventure d'une anti-héroïne en quelque sorte, l'exaltation grandiose étant heureusement épargnée au lecteur. Une écriture fluide, captivante même, se caractérise par une absence de recherche stylistique et par sa précision factuelle. Les péripéties de l'intrigue font parfois penser à l'atmosphère des romans des paysans du Cantal, sous la plume de Marie-Hélène Lafon, avec la profondeur d'une empathie sincère.

Un Franc-Comtois se doit de prendre quelque distance avec les réminiscences qui lui viennent à l'esprit à propos de la vie des Esquimaux et de ses connaissances de la banquise. *Inuk*, l'ouvrage d'un missionnaire originaire de Malbuisson, a connu jadis un large succès dans la région ; la Vallée des rennes, à Prémamanon, a vu le jour grâce aux efforts de Paul-Émile Victor, elle reste indissociable de l'Espace des mondes polaires ; Bernard Clavel a choisi le Grand Nord canadien pour cadre géographique dans plusieurs de ses romans ; *Les Derniers rois de Thulé*, de Jean Malaurie, passe, aux yeux des érudits, pour un témoignage irréprochable sur la vie et le déclin de la culture des Esquimaux du Groenland. Toutefois, ces références, si elles étaient trop sollicitées, risqueraient d'encombrer la lecture de ce roman. En effet, la culture dont vous nous faites la peinture n'a peut-être jamais existé, même avant la venue des premiers explorateurs arctiques. Que reste-t-il, aujourd'hui, d'une telle culture, nous dit-on de toute part, devenue largement américanisée, motorisée, alcoolisée, sans qu'il soit besoin d'insister sur les ravages du réchauffement climatique sur la banquise... ? Cette culture des chasseurs nomades autour de l'Arctique est donc, avec ce livre, à recevoir comme une récréation poétique, comme une fiction imaginaire qui ne relève plus de la datation d'une époque déterminée. Le charme du livre tient justement à la remarquable assimilation de ses sources documentaires, à son évitement d'un pédantisme savant ou magistral, à l'absence de surcharges culturelles explicatives. Le souci d'un savoir « bien documenté » n'a pas le droit de s'afficher en vitrine, sa validation n'est pas convoquée et le narrateur ne s'autorise jamais de critiquer la bonne foi de celle qui apporte son témoignage. Il convient donc d'aborder ce livre comme un roman, comme une œuvre de fiction et de prendre du plaisir à lire « ce roman d'aventure et de sagesse », ainsi que l'annonce la quatrième de couverture. D'ailleurs, cette impression de découverte et d'authentique contact humain ne se dément pas jusqu'à l'épilogue final.

Vous avez souhaité poursuivre le jeu avec le lecteur en ajoutant « un cahier de photographies ». Il est précédé d'une brève présentation de l'origine de son projet, de ses lectures et des sources des images accompagnées de leurs crédits photographiques. Ces clichés confèrent une allure de vraisemblance et de permanence à ce qui peut passer pour le témoignage, voire la longue confession d'une femme se rappelant les moments cruciaux de son existence. S'agit-il d'un piège tendu au lecteur pour l'égarer en direction d'un



documentaire véridique ou seulement d'un leurre facile à détecter en vue seulement d'accroître et de prolonger l'illusion de l'enchantement qui a traversé sa lecture ? En d'autres termes ce cahier a-t-il sa place ici ou n'est-ce qu'un ornement *gratuit* et, à la limite, déplacé ? « À l'origine du roman *De pierre et d'os*, il y a la découverte fortuite, en 2011, de minuscules sculptures inuit en os, en ivoire, en pierre tendre, en bois de caribou... », nous apprend Madame Cournut, page 223, lors d'une brève remarque sur la genèse de ce livre. Le titre du roman découle donc de ces sculptures, dont on s'étonnera de ne pas trouver ici quelque agrandissement reproduit ou quelque dessin stylisé. Les photos choisies écartent ainsi la représentation d'une sculpture. Une autre idée vient alors à l'esprit, celle du *Musée imaginaire* cher à d'André Malraux. Ce « concept » renvoie à l'idée de *fabrique* d'œuvres d'art à partir de reproductions photographiques : l'une des opérations consiste à découper, à l'aide de ciseaux, les documents à sa disposition pour mieux les ordonner et en sélectionner les détails selon son inspiration. Comment avez-vous procédé pour la sélection de vos documents ? Dans quelle mesure avez-vous subi un jour l'envoûtement de cet écrivain inspiré ? Vous vous êtes très peu exprimée là-dessus, semble-t-il. Donner vie à des personnages imaginaires et accréditer l'idée que le roman – et par suite l'art en général – se présente comme un moyen d'affirmer que la méditation sur les œuvres d'art « transcende une condition humaine de mortels ». Cette pensée se marie avec l'idée du musée imaginaire, en prenant la distance souhaitée avec la matérialité de l'objet conservé pour n'en garder que la « chose mentale ». La contemplation de minuscules sculptures par l'auteure mettra près d'une dizaine d'années à germer pour se métamorphoser en un roman puissant.

Les poèmes et les chants chamaniques proviennent-ils aussi d'archives ou émanent-ils de la seule fiction romanesque ? L'auteure se laissant toujours oublier derrière son héroïne (et les autres personnages du clan), cette question tombe rapidement d'elle-même par la magie de la narration. Elle devient vite *ipso facto* sans importance. Il suffit de se laisser porter par une histoire riche en événements et par une écriture aussi limpide qu'un long fleuve tranquille au fil des saisons pour ne plus s'en préoccuper.

Le livre se lit comme un roman d'apprentissage aux différents âges de la vie dans un environnement hostile. Il montre les efforts pour survivre dans un milieu glacé et dangereux, peuplé d'animaux, d'esprits et d'hommes parfois mauvais. Le passage de l'adolescence à la vie adulte, la recréation de liens familiaux et la réinscription dans des rapports claniques s'opèrent par des ruptures et des reconstructions identitaires lentes et délicates. Ces fractures parviennent à se cicatrifier avec la fuite du temps avec les nécessités de la transmission aux générations suivantes des techniques de survie et des principes vitaux.

*De pierre et d'os* se présente en même temps comme un roman d'initiation au chamanisme. Les personnages évoluent dans une ambiance fantastique et onirique où le rêve se mêle à la réalité. La femme chamane s'unit à « l'homme-lumière », un esprit bienveillant, les morts récents se réincarnent dans les nouveau-nés, tous vivent plusieurs vies. La magie est naturelle dans ce paysage surnaturel. Le récit s'accompagne « naturellement » de chants traditionnels que rien ne doit permettre d'assimiler à du folklore, à des traditions devenues désuètes. La pleine réussite du livre tient sans doute aussi à l'insertion heureuse de ces poèmes et à la tonalité de la spiritualité qui les anime.

Le personnage principal de ce livre est une *héroïne*, une femme, qui lutte pour s'affirmer comme membre actif de son groupe social. Elle assume sa place dans sa communauté, sans songer un instant à abdiquer sa féminité. En ce sens, ce roman, aux arrières-pensées ethnographiques par ses sources, se lit à la fois comme un roman féministe et un roman d'aventure.

Voici donc un très beau roman, qui ne manque pas d'ambitions, mais qui se retient de les afficher d'une manière provocatrice aux yeux du lecteur. Tact et pudeur dans la narration, maîtrise de l'écriture dans la conduite du récit, *De pierre et d'os* est à prendre avant tout comme un roman dont la lecture se révèle, à l'usage, agréable et passionnante. En outre, ce texte permet de mieux *sentir* combien la place de l'imaginaire est centrale dans toute culture, celle des Inuit, celle de nos ancêtres lointains, tout comme celle de nos contemporains, hommes et femmes.



Discours de présentation du prix Marcel-Aymé 2019 décerné à **Bénédicte BELPOIS**, pour **Suiza** (Gallimard),  
par André-Noël Boichat, président du jury :



« Monsieur le Conseiller, Mesdames, Messieurs,

Madame Belpois, nous avons choisi votre roman, *Suiza*, qui est une belle histoire d'amour, entre Tomás et Suiza, où il est question de sensualité, mais aussi de maladie, de mort, de gens pauvres, de destinées tragiques et d'un lieu, la Galice, où se déroule l'histoire.

Le titre est à l'image du roman : il donne une impression au-delà de laquelle il faut aller voir. Il ménage un effet qu'il faut dépasser. Ainsi *Suiza* : c'est le nom que les gens de ce village espagnol ont donné à la jeune femme qui est l'un des deux personnages principaux, parce qu'elle arrive de Suisse. Or *Suiza* – en français : Suisse – n'est pas suisse, mais française et elle s'appelle Sylviane. Alors, dans ce livre, regardons toujours au-delà...

D'abord la langue ... et son paradoxe : le roman se déroule en Espagne, mais quand Tomás l'Espagnol raconte, le livre raconte en français. Et quand *Suiza*, qui ne parle pas espagnol, devient narratrice à deux reprises, pour une douzaine de pages en tout, le livre raconte aussi en français, mais utilise les italiques.

Et puis surtout la première page semble donner le ton. C'est Tomás, donc, le personnage masculin principal, qui raconte, avec son langage spontané de travailleur, d'homme rude, et souvent grossier.

Mais au-delà, que de nuances ! On trouve toute la délicatesse possible, par exemple dans l'évocation d'une esquisse de sourire qui est montré comme « le fugace ramollissement de la lèvre, un abandon de joue », mais aussi que de nuances, même dans l'emploi de mots comme « con » !

Ce mot-là peut être purement descriptif, si l'on peut dire, comme dans l'expression « des yeux vides de chien un peu con... » (il est bête, quoi) ; ou bien alors être une condamnation sans appel quand il qualifie ce « gros porc » de José, dans un épisode où celui-ci porte la main sur *Suiza* ; ou bien encore recevoir une nuance de familiarité affectueuse quand le terme désigne ce « vieux con » de Ramón, dont Tomás dit qu'il est un peu comme son père.

Alors langage rude et grossier, certes, mais sans aucune négligence, aucune complaisance. Il est la reconstruction soigneuse par l'auteure de la façon spontanée dont s'exprime un homme intelligent, relativement cultivé, mais qui vit dans un village et y exerce le dur métier de paysan.

Dans ce monde « quelque peu brutal », le machisme semble régner en maître. En témoignent des expressions qui feraient bondir les féministes. Par exemple, au sujet du ménage. Quand Ramón constate que *Suiza* a nettoyé l'ancre crasseux où vivait Tomás et en a fait un lieu de vie agréable, il s'exclame et affirme que les femmes ont « le ménage dans le sang ». Sauf que tout lecteur sait bien qu'il n'est pas normal du tout qu'un homme, même seul, vive dans la saleté. D'ailleurs, un peu plus loin, Tomás dit qu'au village, je le cite, « nous [*les hommes*] avons oublié les bonnes manières » et il ajoute qu'on « peut s'en souvenir, apprendre de nouveau ». Ce sont les femmes, donc, qui ont su conserver ces bonnes manières. On s'aperçoit alors, qu'au-delà de ce machisme dominant, le roman le subvertit de l'intérieur. Progressivement. Et dans tous les domaines.

C'est évident dans la relation amoureuse entre Tomás et *Suiza*, qui commence mal, dans quelque chose qui ressemble plus ou moins à un viol, mais qui devient ensuite un échange véritable.

Et ça l'est tout autant dans l'image de *Suiza* : elle est dite, à son arrivée, « bête comme une oie », ou « bête à manger du foin ». Ce sont les hommes qui parlent... Elle-même se dit « bête » et ajoute « depuis que je suis toute petite ».

Mais toute l'histoire dément petit à petit cette bêtise. Pour trouver un double aboutissement : d'abord Tomás finit par dire qu'elle sait faire ce que lui ne sait pas faire et que, réciproquement, il sait des choses qu'elle ne sait pas, établissant ainsi une forme d'égalité. Ensuite, et surtout, elle se met à peindre ... merveilleusement. D'ailleurs, dans les derniers chapitres, il n'est plus question de bêtise : le mot a changé. Elle est dite « incapable », incapable de diriger une exploitation. Mais savons-nous le faire, nous ? On n'en est pas bête pour autant, n'est-ce pas ...

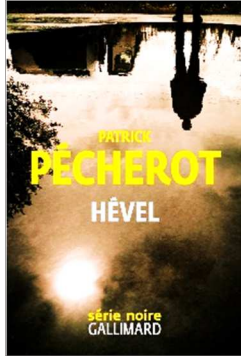
Enfin, l'histoire proprement dite. La première page annonce que tout finira mal. Il est question d'un fait divers dramatique et d'une maladie bien « dégueulasse » sans espoir de guérison. Je ne vous dirai pas comment cela finit. Seulement, entre le dernier projet et son éventuel accomplissement, il y a eu tout le temps nécessaire pour raconter cette histoire. Au moment où le roman s'achève, aucun malheur n'est encore arrivé. Et davantage, la dernière page est au conditionnel. Rien n'est certain, alors ?

Je laisse donc à votre lecture le plaisir de découvrir ce qu'il en est. »



Discours de présentation du prix Marcel-Aymé 2018 décerné à **Patrick PÉCHEROT**, pour *Hével* (Série noire Gallimard),

par André-Noël Boichat, président du jury  
(lu par Martine Coutier) :



« Monsieur le Conseiller, Mesdames, Messieurs,

Cher Patrick Pécherot, nous avons couronné votre roman *Hével* et, pour la première fois dans l'histoire du prix Marcel-Aymé, c'est un roman de série noire. La page de couverture nous le dit, puisque l'éditeur est Série noire Gallimard, mais elle attire surtout notre attention par deux éléments : le titre d'abord, ce mot *hével*, probablement énigmatique pour beaucoup, dont est donné le sens sur l'une des pages liminaires : tiré de l'Ancien Testament, *hével* signifie "réalité éphémère, illusoire, absurde". D'autre part, l'image inversée : dans un paysage humide et sombre, un homme et un camion se reflétant dans une flaque d'eau. On les voit donc à l'envers, un peu flous, sous un soleil d'hiver voilé. Titre, image, l'atmosphère est annoncée d'emblée.

Mais quelle inversion cette image suggère-t-elle ?

Certainement pas celle de la Franche-Comté !

Avec le camionneur André et son employé copain Augustin, dit Gus, le narrateur, nous parcourons les routes du Jura que ces deux-là connaissent « *par cœur, les montées, les descentes, les virages et les nids de poule* » (p. 19). Nous arrivons ainsi à Pupillin, à la coopérative vinicole. Puis nous repartons vers le sud pour Morez, le pays des « *pendules, lunettes et clous* » (p. 45) charger du fret pour Dole, là où les rejoint Pierre, un inconnu taiseux et étrange. Non, nous ne visitons pas la cité, mais nous suivons Gus dans le quartier du Poizet, un peu à l'écart de la ville. Nous repartirons ensuite, traverserons la forêt de Chaux pour aller livrer un chargement destiné à la fabrique de jouets en bois de Dole. Apparaît aussi, à l'occasion d'une halte, le personnage de Simone, qui est inséparable de son auberge proche du lac des Rouges Truites.

Ces lieux ne nous parleraient pas autant sans la restitution du climat hivernal, les « *nuits frimas* » (p. 88), les routes verglacées, enneigées, les congères, les chaînes dont il faut équiper les roues du camion, le brouillard. Et ce « *bruit de la neige* », avec les paquets qui tombent des arbres, les raquettes qu'il faut chausser pour marcher en forêt. Et même les odeurs, comme celles « du sapin et du hêtre » près d'une entreprise de tournage sur bois (p. 87). D'ailleurs, le plus important, dit le narrateur agacé d'être pressé de relater des faits, se trouve dans les « *odeurs, couleurs changeantes, arbres, brouillard et murs des villes (...) L'essentiel, quoi* » (p. 89).

Il s'agit bien du Jura tel qu'on le connaît, et non d'une quelconque figure régionale inversée.

Alors, cette inversion, serait-ce celle de l'époque du récit ? 1958, la guerre d'Algérie ? – Pas davantage.

Elle fut terrible, comme le roman nous le rappelle dès les premières pages, avec le communiqué radiophonique diffusant la nouvelle des « *quatorze morts dans une patrouille française* » à la frontière tunisienne (p. 21). Paul, le jeune frère d'André, y est mort lui aussi. Le roman ne nous fait pas le récit des opérations, mais il multiplie les évocations, les éléments de l'Histoire : la Tunisie comme base arrière des insurgés, les collecteurs de fonds du FLN, avec le personnage d'Adderhamane, le retentissement international du bombardement par l'armée française d'un bourg tunisien, ainsi que les répercussions de cette guerre dans le Jura, comment les gens en parlent dans les conversations de bistrot, avec la haine méprisante pour les Arabes et quelquefois les affrontements qui ont lieu, comme dans le quartier du Poizet à Dole où Gus est blessé. On trouve aussi une mention pour ceux qui justifient l'insurrection, la comparant à la situation de résistance dans la France occupée.

D'autres événements forts, terribles, sont également consignés, à part et en italiques, dans de courts chapitres placés à divers endroits du récit : un homme, torturé et tué ; une femme, elle aussi torturée, violée et tuée ; un vieil homme, frappé à mort ; enfin un homme jeté d'un hélicoptère. Ces quatre chapitres, détachés de l'intrigue proprement dite, structurent le récit et conditionnent en fait l'ensemble du roman, comme le montre, ensuite, la destinée des personnages : Paul, le jeune frère d'André, un jeune homme idéaliste, dont on apprend qu'il était devenu un tortionnaire en Algérie et avait fini par se suicider. Pierre, qui n'a pu supporter cette sale guerre et a déserté. Et ceux qui ont changé de camp, « *qui ont rejoint celui d'en face ? Quelle rigolade ! Pour y faire quoi ? D'autres saloperies sous d'autres couleurs...* » (p. 125). Image réaliste donc, qui renvoie les plus âgés d'entre nous à une période noire qu'ils ont vécue en étant plus ou moins impliqués dans les événements d'alors.

On ne trouve pas non plus image de cette inversion dans la forme du roman.





Le récit se déroule certes dans une temporalité particulière, mais qui n'a rien d'une inversion. À la première page du roman, il est annoncé : « *Soit, puisque vous y tenez, je vais vous raconter* », définissant ainsi deux époques – le passé, qui fait l'objet du récit, et le présent où l'on raconte.

Le passé tient dans un récit quasi linéaire, sauf que... Le même événement peut être perçu par plusieurs groupes de personnages et faire l'objet de plusieurs chapitres, avec le retour en arrière qui s'impose. Ainsi nous assistons à un coup de feu tiré dans la forêt en direction d'un lynx. Ce coup de feu est entendu, au chapitre suivant, par André et Pierre. Le survol de l'hélicoptère est repris dans trois chapitres, concernant André et Pierre, Gus et Adderhamane, enfin Simone.

À qui donc d'ailleurs raconte-t-on l'histoire au présent ? Au lecteur ? Bien sûr. D'ailleurs le texte nous laisse entendre que le lecteur prendra le récit comme il voudra, s'identifiant à qui il voudra. On ne saura qu'à l'avant-dernière page que l'interlocuteur, si l'on peut dire, auquel s'adresse Gus le narrateur, est un écrivain, lequel écrit un livre sur les événements dramatiques qui se sont déroulés dans ces lieux il y a soixante ans, et qu'il a lui-même déjà enquêté dans ce but, jusqu'à se procurer le rapport de police couvrant les faits dont il s'agit. De ce personnage, il n'est rapporté aucune parole. Mais on déduit qu'il parle lorsque le narrateur l'invective : « *Quoi ! Qu'est-ce que vous avez ?* ». Ici viendrait une réponse. Et le narrateur reprend : « *Si. Vous avez !* » (p. 81). Cette invective d'ailleurs s'adresse aussi au lecteur, un peu à la manière de Diderot dans *Jacques le Fataliste* quand sont réclamées au narrateur « *les amours de Jacques* » par un interlocuteur-lecteur impatient. « *Le crime ? Vous êtes comme les autres ! Ne craignez rien. Nous y viendrons* » (p. 90). On est presque à la moitié du roman.

Peut-être alors l'image de cette inversion se trouve-t-elle dans le genre du roman ?

Un roman noir, un polar, suggère meurtre et enquête de police ou d'un détective privé ... et souvent brillant. Il y a bien ici quelque chose comme une enquête dans l'apparition récurrente de policiers, et cela dès le début du roman. Deux motards, puis quatre ; et un barrage routier, une visite des gendarmes à Simone dans son auberge : aurait-elle vu quelqu'un ? Enfin l'hélicoptère et le commando de gendarmerie dans les bois. Le lecteur suppose à juste titre une enquête dont il ne sait rien. Et le meurtre ? Gus a bien tué un Arabe. Mais la justice aurait qualifié les faits de « coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner ». C'était un accident. La mort d'Adderhamane ? Un accident là aussi. Alors ? Le seul meurtre est celui commis par les policiers. Nous ne dévoilerons pas la fin du livre en disant qui ils ont tué et comment. L'enquête sur ce meurtre ? Justement, on ne la connaîtra pas. Les autorités couvrent la bavure et les rapports de police sont mensongers.

Alors oui ! La voilà l'image inversée suggérée par la couverture : celle du polar où le seul meurtre est celui commis par les forces de l'ordre avec une enquête escamotée.

L'enquête est ailleurs, cependant, sérieuse, utilisant même le rapport de police établi au moment des faits dont il s'agit : elle sera celle du personnage de l'interlocuteur muet, l'écrivain, qui obtient de Gus le récit de ce qu'il a vécu et corrige ainsi l'enquête et la vérité officielles. Et c'est l'un des grands intérêts de ce livre que de raconter une histoire policière en sortant des schémas habituels au profit de ce schéma original.

Les deux autres grands intérêts qui font de votre roman, cher Patrick Pécherot, plus qu'un roman noir, mais un roman tout court, c'est son écriture et l'émotion qu'elle traduit et suscite en permanence : vous usez d'une langue riche et percutante, jouant des registres argotiques et populaires, de ce vocabulaire dit non-conventionnel auquel vous redonnez ses lettres de noblesse, une langue en même temps rude et savoureuse, souvent empreinte de poésie et de drôlerie, et toujours d'une justesse éclatante. Avec cet art d'évoquer, en quelques petites phrases, une époque, une atmosphère :

*Chaque mois, les soldats avaient droit à une cartouche de cigarettes. Gauloises Troupes. (...) Les méfaits du tabac comptaient pour peau de balle alors. La Seïta tournait à plein régime et se foutait bien des poumons. Les Trente Glorieuses sentaient le cendrier.* (p. 74)

Ou encore, à propos de la vie des camionneurs :

*Voyez-vous, c'est du rêve et de la mouise, la route. Des matins crachotants, des nuits à refroidir un mort mais, plus fort que tout, l'horizon dans les yeux et les étoiles au ciel.* (p. 76)

Oui, l'émotion n'est jamais absente, à fleur de texte tout au long des pages, dans les relations entre les divers personnages, amitié, jalousie, sentiment d'abandon, de méfiance, de peur, de remords... Il ne se passe rien dans le roman qui ne soit accompagné des émotions des personnages et des actions qu'elles induisent, même dans les prises à partie où Gus invective son interlocuteur qui recueille ses souvenirs.

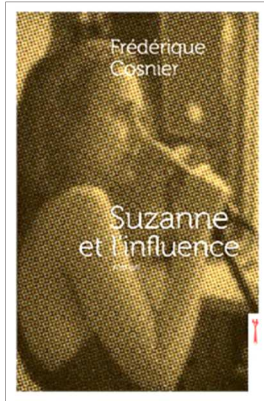
Elle est aussi sensible et bouleversante dans les épisodes de la guerre d'Algérie tels qu'ils nous sont rapportés, dans la confrontation des personnages avec l'horreur, bien propre à nous mettre la tête à l'envers, comme le suggère l'image de couverture.

Je vous souhaite donc à tous d'éprouver cette émotion par la lecture de *Hével*. »



Discours de présentation du prix Marcel-Aymé 2017 décerné à **Frédérique COSNIER**, pour **Suzanne et l'influence** (La clé à molette),

par Françoise Maillot, membre du jury :



« Monsieur le Conseiller, Mesdames, Messieurs,

Le jury du prix Marcel-Aymé a le plaisir d'attribuer le prix Marcel-Aymé 2017 à Frédérique Cosnier pour son roman *Suzanne et l'influence* publié aux éditions La clé à molette.

Chers amis lecteurs, vous serez subjugués par le rythme endiablé d'un roman qui se dévore plus qu'il ne se lit. Tout s'enchaîne très vite avant de s'emballer irrémédiablement.

L'histoire commence de façon apparemment familière au volant d'un caddy dans la galerie marchande de Géant Casino. Mais nous nous trouvons en même temps plongés dans l'univers mental d'une narratrice déchaînée qui ne cesse de se parler à elle-même. Impulsive, survoltée, l'héroïne agresse une petite caissière coupable d'avoir oublié de scanner son concombre.

Sous ces dehors un peu abrupts, Suzanne est pourtant un être hypersensible qui a sur-réagi à l'indifférence coupable d'une caissière qui ne l'a pas regardée, pas considérée. C'est aussi une jeune femme concernée par l'actualité, les révolutions du monde arabe, la guerre en Syrie, les atrocités commises à Alep.

Suzanne aime passionnément Mable qui lui ressemble beaucoup : « Beaucoup de gens disent que Mable est limite. Dans le genre borderline mais encore pire que moi. »

Ce prénom, Mable, est celui de l'héroïne d'un film de John Cassavetes, *Une femme sous influence*, dont s'inspire librement notre auteure. Aux États-Unis, dans les années 70, Mable est mariée à Nick, ils ont trois enfants. Mais Mable est une femme à part, une amoureuse, une passionnée aux réactions souvent inadaptées, une folle tout simplement aux yeux des voisins. Quand elle organise un goûter d'enfants, par exemple, un père récupère son fils dans le plus simple appareil. Nick se résout à la faire hospitaliser avant de la reprendre définitivement avec lui.

Habituellement, ce sont les livres que l'on adapte au cinéma. Ici c'est l'inverse : le point de départ est une œuvre cinématographique qui a été mise en mots et adaptée librement en roman par Frédérique Cosnier. Notre lauréate a relevé brillamment ce défi original en restituant l'énergie et la vitalité du film de Cassavetes.

Mable, dans le film comme dans le livre, est terriblement émouvante par son goût de la liberté, sa joie de vivre et son désir éperdu d'être une épouse et une mère parfaite. Mais dans le film, malgré ses efforts pour se conformer aux normes sociales, elle ne peut éviter un séjour en hôpital psychiatrique.

Suzanne, le personnage inventé par notre auteure, est à la fois son double et son amie, elles passent du bon temps ensemble. Un matin, après avoir joyeusement abusé du Cointreau, Mable se met à pédaler sur un vélo d'appartement au bord d'une rivière, en quête d'une « salade de plein champ » (*sic*) pour le repas de Nick. Citons pour le plaisir un passage particulièrement bucolique, c'est Suzanne qui parle :

Elle est montée sur son vélo en s'appuyant sur le vieux chêne et toujours dans sa mini à fleurs elle a commencé à pédaler. Très vite elle a eu un peu chaud alors elle a ôté le pull camionneur de Nick et en dessous elle ne portait rien d'autre qu'un beau Passionata pigeonnant couleur lavande en dentelle.

Pour sa part, Suzanne est célibataire, elle n'est pas emprisonnée dans un cocon familial, elle n'est pas **sous** influence, c'est une battante désinhibée multipliant les actions d'éclat, les passions amoureuses, les crises de violence à la façon d'un James Bond féminin qui passe allègrement d'une cascade à une autre et qui rebondit toujours, en particulier à la fin (que je ne dévoilerai pas bien entendu).

Dans ce roman, ce sont les femmes qui ont le premier rôle, qui mènent l'action et qui prennent les initiatives, mais... à leur façon. Dans une scène épique, Suzanne tue, ou ne tue pas (car il peut s'agir d'une hallucination), un automobiliste goguenard, à l'aide... d'une clé à molette (comme par hasard). Un peu plus tard, malheur au dragueur lourdaud sur le visage duquel elle écrase une bouteille de bière cassée ! Pardon de résumer aussi grossièrement ces scènes mémorables, cela constitue une véritable trahison dans la mesure où tout leur charme réside dans la délicieuse façon de raconter avec cet humour dont voici un tout petit exemple : « Je me suis arrêtée à un feu... Rouge si ma mémoire est bonne. »

Entre autres exploits, Suzanne enlève par inadvertance Angelo, 4 ans, le petit garçon de Mable et Nick. Leur errance lui donne l'occasion de rencontrer Djordje, un violoniste serbe à la voix envoûtante :



Je l'aurais écouté durant la vie entière rien que pour voir cette mer triste et douce dans sa gorge.

La langue n'est jamais négligée, musicale comme dans l'exemple précédent ou métaphorique comme dans le suivant :

Il y a des endroits où l'on est comme à la maison. Le corps de Djordje a été un pays pour moi. Un fleuve immense. Le lit à lui tout seul.

Le jeu de miroirs entre le film et le livre se poursuit jusque dans le style : on peut parler d'écriture cinématographique comme dans ce paragraphe très visuel (page 93) où Suzanne, accompagnée d'Angelo, conduit de nuit dans la ville :

Et puis nous nous sommes retrouvés sur une sorte de grand boulevard au milieu d'une série d'immeubles de plus en plus hauts. Des néons publicitaires barraient les couleurs du ciel. Certains appartements étaient éclairés. Je me souvenais à quel point j'aimais, quand j'étais enfant, rouler de nuit dans la voiture des parents pour voir la vie des gens derrière leurs fenêtres. L'empilement du temps, plusieurs étages de destins parallèles qui s'ignorent, des tableaux aux murs, des bibliothèques, des pans de cuisine. Une ampoule électrique, nue, au plafond. Un homme à la fenêtre, immobile.

Les phrases se prolongent comme des travellings puis se fragmentent à la fin, au moment des gros plans, et le temps se trouve suspendu...

L'auteure a transposé l'histoire américaine des années 70 dans une banlieue française d'aujourd'hui, avec ses grandes surfaces, ses vitrines aguichantes, ses tentations et sa violence. Les dérapages de Suzanne nous en disent beaucoup sur la violence sociale invisible quotidienne. Mais les références américaines sont omniprésentes. Le périple des deux femmes évoque irrésistiblement le *road movie* de Thelma et Louise ou l'équipée de Bonnie and Clyde. Suzanne est une petite esthéticienne qui se prend pour une star hollywoodienne, qui joue à être Uma Thurman ou Madonna...

Ce roman qui bouscule son lecteur peut être lu, entre autres, comme la transposition par l'écriture du déferlement médiatique que les écrans nous font subir : publicités, informations, reportages, films de toutes sortes... En ce sens il est bien représentatif d'une époque saturée d'images où nous sommes, nous aussi, sous influence... médiatique, et en particulier sous influence médiatique américaine...

Le livre pose bien évidemment le problème de la maladie mentale, des limites toujours floues entre la normalité et l'anormalité. Qu'est-ce qu'une personne normale ? Qu'est-ce qu'une vie normale ? Qui peut en juger ?

Or le point de vue adopté constamment dans ce roman est celui de Suzanne, le réel est vu et interprété par Suzanne qui est manifestement une personnalité hors norme. La réalité est donc déformée, passée au tamis d'une subjectivité très particulière. On plonge dans les mondes intérieurs de Suzanne et de Mable vue par Suzanne, on suit les dérapages successifs, les perturbations émotionnelles de la narratrice.

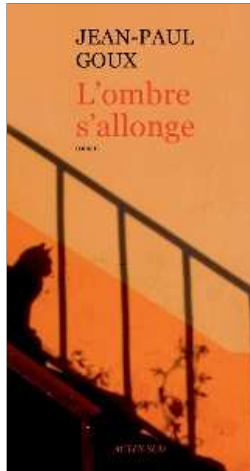
Rappelons que Marcel Aymé est ce romancier qui introduit le fantastique dans le réel, en attribuant par exemple à un petit employé de bureau la faculté de passer à travers les murs (*Le Passe-muraille*). Il est nécessaire qu'il y ait cette transgression initiale du réel pour pouvoir introduire la fiction, donc le rêve, le jeu et le plaisir de la lecture.

On retrouve dans votre travail, Madame, ce même humour, cette fantaisie, ce précieux grain de folie qui rendent votre livre si original et si passionnant à lire.

Voilà pourquoi le jury a apprécié votre drôle de roman, aussi déjanté que subtilement réaliste et poétique... »



Discours de présentation du prix Marcel-Aymé 2016 décerné à **Jean-Paul Goux**, pour *L'ombre s'allonge* (Actes Sud), par Claude Bouheret, président du jury :



« Monsieur le Conseiller, Mesdames, Messieurs,

L'an dernier, vous vous en souvenez sans doute, le prix Marcel-Aymé avait été décerné au livre de Serge Filippini qui célébrait la poésie et l'exotisme à travers le personnage étonnamment romanesque d'Arthur Rimbaud. Ce soir, c'est à un voyage fort différent et surtout plus proche de nous que nous invite notre lauréat, voyage en terre familière, voyage dans l'intimité de l'âme.

Comment, cher Jean-Paul Goux, ne pas être touché par les qualités humaines et littéraires de votre livre *L'ombre s'allonge*, et par sa dimension esthétique qui nous rappelle nos grands auteurs ?

Bisontins, nous avons le privilège de pouvoir accompagner vos personnages dans des lieux que nous connaissons, malgré les masques toponymiques dont vous les parez par coquetterie ou par pudeur, qui sait ?, dans ce que vous appelez une petite ville qui n'est d'ailleurs pas si petite, notre bonne ville de Besançon, une ville de pierre ocrée aux larges veines bleutées entourée par le Doubs, bracelet incomplet comme un torque gaulois.

Sensible à l'esprit des lieux, au *genius loci* des poètes, vous nous proposez un attachant portrait en creux de la capitale comtoise qui enchante les amateurs d'architecture, d'histoire de l'art et de géographie, un jeu de pistes qui crée une topographie littéraire originale et donne un sens à ce que vous appelez « l'acte d'habiter ».

Mais l'appartement idéal du voyageur des lieux, idéal comme était qualifiée autrefois la cité d'Arc-et-Senans, que vous décrivez avec tant de minutie, n'est pas un endroit dépourvu d'âme, au contraire, car il est l'image inversée de son occupant, second portrait de votre beau livre.

En effet, c'est dans ces lieux aux charmes discrets qu'évolue votre personnage principal, Alceste intransigeant, à la recherche du vrai, exilé en province pour ses amis parisiens.

C'est également dans ces espaces extérieurs et intérieurs de la ville et de la maison, dessinés avec la précision d'un cartographe, que vous donnez vie à une belle amitié en trio, amitié partagée au passé comme au présent, traversée par la mémoire, le doute, la mélancolie et, ajoutez-vous, les durs blocs de l'oubli.

Tissant les trois monologues intérieurs du récit, votre écriture toute en subtilité révèle votre sensibilité proustienne, vos saillies parfois ludiques ou humoristiques et vos qualités d'homme de culture, si rares aujourd'hui même chez les gens de lettres.

Votre petit livre, petit par le format, mais grand par ce qu'il nous révèle de nos échecs, de nos absences, de notre angoisse devant la solitude et la mort, nous fait passer du réel à la fiction. Sur des thèmes et avec une tonalité qui rappellent parfois Henry James, il brouille les frontières entre le vrai et le possible, entre la biographie et le récit ; les précieux d'aujourd'hui pourraient sans doute le qualifier d'exofiction, tant la conscience que vous avez de vos trois personnages se nourrit de l'osmose singulière qu'ils entretiennent avec l'espace.

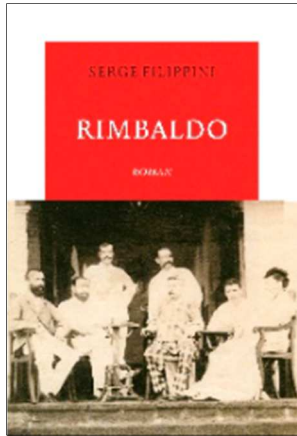
Pour toutes ces qualités, pour la peinture que vous faites de notre ville et de son énigmatique plan-relief, le prix Marcel-Aymé – hommage à un écrivain qui savait si bien inscrire ses personnages dans leurs lieux de vie – devait vous revenir ; les membres du jury et leur président vous en félicitent très chaleureusement. »





Discours de présentation du prix Marcel-Aymé 2015 décerné à **Serge FILIPPINI**, pour *Rimbaldo* (La Table ronde),

par Claude Bouheret, président du jury :



« Monsieur le Conseiller, Mesdames, Messieurs, Chers amis de l'ALAC, Comment une photographie, retrouvée sans doute chez un marchand de vieux papiers, peut-elle encore susciter notre curiosité, nous interroger, nous faire rêver et nous émouvoir ?

Il appartient aux artistes, aux poètes, aux écrivains et parfois aux détectives ou aux policiers de répondre à cette question qui s'inscrit dans le double mystère de l'espace et du temps.

Le livre singulier et pittoresque, à la fois drôle et grave, qui a obtenu cette année le prix Marcel-Aymé en est la brillante démonstration.

Vous vous souvenez peut-être qu'en 2014 le roman de Christophe Fourvel nous avait emmenés à Montevideo et à Istanbul. Ce soir, c'est à Aden, ce *volcan mort* si bien nommé de l'Arabie où flottait encore l'Union Jack, que nous invite notre nouveau lauréat pour retrouver Arthur Rimbaud, le poète exilé-volontaire devenu marchand de café, qui parcourut ces confins inhospitaliers et fréquenta d'*étonnants voyageurs* – comme aurait

dit Baudelaire –, commerçants, explorateurs et espions.

Le charme de votre livre, Serge Filippini, la qualité de son écriture et l'intrigante originalité de son sujet parfumé d'un brin d'orientalisme, ont séduit les membres de notre jury.

Si la vie est un théâtre, le roman peut aussi le devenir.

En effet, la véranda du *Grand Hôtel de l'Univers* à Aden se présente comme une scène sur laquelle se croisent, se retrouvent et conversent longuement vos personnages – comme au théâtre, pourrait-on dire –, avant que la photographie ne les figent pour l'éternité en un très conventionnel portrait de groupe avec dame, destiné à tomber dans la poussière de l'oubli.

De plus, comme il arrive souvent dans les antichambres improbables du bout du monde, les voyageurs et les aventuriers de tout poil dissimulent leurs secrets et leurs mystères, comme Rimbaud lui-même, « *le méchant, le mauvais sujet, le malveillant, le gredin, l'énergumène* », contraint à fréquenter un hôtelier au passé douteux soucieux de publicité, ses étranges clients et deux dames que tout oppose jusqu'à leur idée de la volupté.

Mais au-delà des truculences qui ponctuent joyeusement votre texte, apparaît comme sur un négatif photographique le portrait en creux du poète dont l'énigmatique présence suscite des interrogations sur l'exil et l'expatriation au temps des colonies, sur la liberté – y compris celle des femmes –, et sur l'amour, questions existentielles qui naissent du quotidien le plus banal, comme chez Tchekhov que vous devez aimer.

Cher lauréat du prix Marcel-Aymé 2015, votre *Rimbaldo* nous enchante.

Au-delà du dépaysement qu'il nous apporte en nous attirant aux portes du désert, il nous fait explorer le petit théâtre du monde grâce au prodige de la photographie et nous incite à relire le poète *aux semelles de vent*, ce que nous ne manquerons pas de faire. »



Discours de présentation du prix Marcel-Aymé 2014 décerné à **Christophe FOURVEL**, pour *Le Mal que l'on se fait* (La fosse aux ours),

par Claude Bouheret, président du jury :



« Monsieur le Conseiller, Mesdames, Messieurs,

À une époque où il est si facile de partir au bout du monde et d'aller refaire sa vie sous d'autres latitudes, l'interrogation sur le voyage, sa nécessité, son essence et sa philosophie, reste généralement sans réponse. Il existe cependant des romanciers et des poètes, sans oublier Ulysse, notre référence obligée, qui tentent de résoudre cette énigme, et le beau livre, émouvant et sensible, qui a obtenu cette année le prix Marcel-Aymé en est un parfait exemple.

On l'aura compris, voyager en compagnie d'un auteur anti-touriste ne nous conduit pas à le suivre dans son aventure mais nous invite, en revanche, à nous pencher sur sa vie, son passé, sa raison d'être ou de survivre, à s'abandonner à sa destinée.

L'originalité de votre petit livre, Christophe Fourvel, la singularité de son inspiration et la froide modernité de son écriture ont été fort appréciées par les membres du jury qui l'ont choisi sans aucune hésitation.

Il est vrai que malgré la distance étudiée que vous imposez à vos lecteurs en jouant du *il* et du *je*, vous leur proposez de partager votre fugue, votre exil, dans trois villes-mondes jamais nommées, dépeintes, comme

une seconde énigme, avec sensualité, poésie et vérité.

Ainsi, nous vous suivons vers cet ailleurs que vous cherchez pour tenter de vous reconstruire – comme le faisait déjà Gérard de Nerval au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle lorsqu'il s'en allait vers l'Orient –, et, embarqués dans votre pérégrination existentielle, nous prenons avec vous le chemin de la résilience et de la reconquête de soi.

Enfin, si votre livre est court, le chemin de la vie est improbable, et *le mal que vous vous êtes fait*, pour reprendre en le déformant le titre de l'ouvrage, devient celui plus général de notre *mal du siècle*, celui de la solitude, de l'errance douloureuse et de l'incommunicabilité entre les êtres ; à l'époque romantique, ce mal survenait à la sortie de l'adolescence, aujourd'hui, il naît sournoisement au moment de la cinquantaine et n'en est pas moins brutal.

Cher lauréat du prix Marcel-Aymé, votre livre, qui est à la fois un carnet de route, un faux journal intime, un puzzle de villes à reconstruire et la correspondance initiatique d'un homme mûr marqué par la tragédie de l'intime, touchera tous ceux – et ils sont nombreux – qui, un jour de leur vie, ont voulu se réconcilier avec eux-mêmes en partant seul, le stylo en poche, sur les chemins du monde. »



Discours de présentation du prix Marcel-Aymé 2013  
décerné à **David Bosc**, pour *La claire fontaine* (Verdier),  
par Claude Bouheret, président du jury :



« En 2006, nos amis historiens du jury du prix Lucien-Febvre avaient couronné en ces lieux *L'Origine du monde*, le savant ouvrage de Thierry Savatier qui rendait un hommage singulier à l'œuvre de Gustave Courbet, le peintre des femmes et de la vallée de la Loue, dont la gloire et la renommée sont aujourd'hui universelles.

Figure emblématique de la Franche-Comté, blason inégalé des musées de Besançon et d'Ornans, Courbet nous est bien connu, trop connu peut-être, familier pourrait-on dire ; il fait partie de nos musées imaginaires, de notre panthéon régional, et veille sur nos inconscients francs-comtois comme une sorte de dieu lare, barbu et chevelu, à côté de Victor Hugo.

L'arrivée inattendue et un peu canaille de votre petit livre jaune dans la gigantesque bibliothèque consacrée au célèbre peintre bouscule avec bonheur, cher David Bosc, les normes habituelles qui s'attachent à l'étude et à la biographie d'un artiste.

En effet, vous nous proposez, non pas une énième biographie de Courbet ou une nouvelle monographie sur l'artiste, mais un roman dont la facture particulière, l'érudition discrète, le ton et la langue, en font un livre original qui a séduit le jury du prix Marcel-Aymé.

Il est vrai qu'en quelques chapitres vous nous offrez le truculent portrait d'un vieil artiste que regarde un jeune écrivain. Au fil des pages, vous nous apprenez *mille petits faits vrais* sur la vie du peintre, exilé en Suisse au bord du lac Léman à la fin de sa vie, fatigué certes par des excès de toutes sortes, mais toujours prêt à peindre encore et encore, les Alpes françaises et le château de Chillon dont les prisons souterraines accueillirent des réprouvés qui lui ressemblent.

Dans ce portrait d'artiste, brossé avec empathie, vous menez le récit au galop, en faisant un clin d'œil à Stendhal pourrait-on dire ; vous nous montrez un Courbet de chair et de sang dont la démesure fut joyeuse jusqu'à la mort et qui, sa vie durant, pataugea avec jubilation entre la pesanteur, la grâce et l'amour de la liberté.

*La claire fontaine* est aussi un portrait poétique et musical de l'artiste que vous nous proposez dans une forme libre, raffinée, et quasi rhapsodique lorsque la phrase se gonfle puis s'alanguit ou s'échappe soudainement comme le fait une truite de la main d'un pêcheur du Lison.

Je vous cite (p. 50) :

Courbet a eu recours aux forêts inconcevables. Son œil ne tenait pas sur les jardins mignards. À peine assis, la barrière le gêne, il s'arrache au pliant, renverse les guéridons, calte, dévale tout le chemin jusqu'au gros chêne, gicle et fuse parmi les blés, paumes ouvertes sur la barbe d'épis, doigts écartés dans la fourrure rêche, qui le gratte, l'irrite, l'échauffe ; il plonge à la première eau, flaque ou nuage noir. Il lui fallait incorporer la nature – boire, dévorer –, et s'y incorporer – se baigner, pénétrer les fourrés, les frondaisons, les grottes – et il brûlait, il devait, par un moyen ou par un autre, en restituer quelque chose.

Originale est encore votre démarche d'écrivain qui, au contact du peintre portraituré, devient à son tour peintre lui-même, reprend à son compte les fantasmes de son modèle, sa passion du corps féminin, son admiration pour la nature, son goût des paysages et des natures mortes, quand l'écriture devient tableau.

De plus, votre portrait-roman nous fait aimer ce colosse sans mesure, un peu *déjanté* dirait-on aujourd'hui, et nous éclaire sur sa vie désordonnée en évitant le regard froid et distancé de l'historien de l'art.

Enfin, le savant dosage entre évocations et souvenirs, poésie et érudition, fait de votre livre un séduisant petit traité d'esthétique appliquée, une invitation au regard et un apprentissage du voir dont la démarche m'a rappelé – et pardonnez-moi cette incise personnelle – celle que l'essayiste Daniel



Arasse utilisait avec tant de lumineuse évidence dans ses descriptions de tableaux.

Grâce à votre langue, brillante et polie comme un galet de la Loue, grâce à votre approche si intime de l'œuvre de Courbet, vous nous avez appris à mieux regarder ses tableaux et à apprécier davantage ce personnage hors du commun, *hénaurme* au sens flaubertien du terme, qui sut si bien faire reculer les limites du savoir-vivre et de la tempérance.

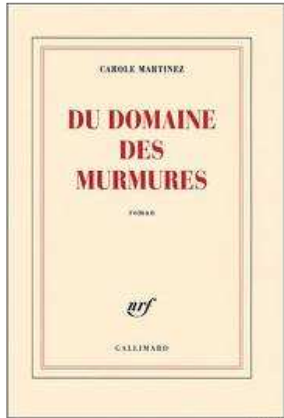
Pour toutes ces raisons – mais il y en aurait d'autres – nous vous remercions de nous avoir donné ce beau livre et vous félicitons chaleureusement pour le prix qui l'honore. »





Discours de présentation du prix Marcel-Aymé 2012  
décerné à **Carole MARTINEZ**, pour *Du Domaine des Murmures* (Gallimard),

par Claude Bouheret, président du jury :



« Certaines œuvres littéraires ont besoin du silence d'une chambre close pour être appréciées, pour que la force de leur récit et la magie de leur poésie soient source d'émerveillement ou de surprise.

*Du Domaine des Murmures*, le livre de Carole Martinez qui a obtenu le prix Marcel-Aymé cette année, nous fait entrer dans un monde de mystère et de silence auquel il convient d'être attentif.

Ce beau roman nous entraîne dans une aventure où l'Histoire, celle des dames du XII<sup>e</sup> siècle que dévoile Georges Duby dans l'exergue du livre, est mise au service d'une action qui tient le lecteur en haleine et lui propose une réflexion exigeante et subtile sur la liberté, la féminité, le respect et l'amour.

Les membres du jury du prix Marcel-Aymé que je présidais cette année avec Jean-Pierre Belleville, le talentueux secrétaire de l'Association des amis de Marcel Aymé, présent parmi nous, m'ont demandé d'être leur interprète pour vous dire, chère Carole Martinez, combien ils ont aimé votre

livre, choisi à l'unanimité parmi ceux qui leur avaient été proposés.

Je dois avouer, à ce sujet, qu'ils n'eurent pas la tâche facile pour vous départager d'un valeureux rival, mais vous avez remporté cette joute littéraire, et nous vous en félicitons chaleureusement.

Dans ce roman, vous écrivez qu'on gagne le château des Murmures par le nord, que ce lieu est tissé « de filets de voix entrelacées et si vieilles qu'il faut tendre l'oreille pour les percevoir » ; et c'est à Haute pierre, dans la vallée de la Loue, que nous remontons le temps en votre compagnie.

Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, votre Moyen Âge n'est pas celui d'un roman historique dont le cadre serait franc-comtois ; il est plutôt le regard très personnel que vous portez sur ces périodes anciennes, sur leurs excès et leurs contradictions religieuses et sociales. Votre démarche est, de ce fait, plus historicisante qu'historique, et le corpus de références jamais pesantes et à peine érudites que vous utilisez, vous permet de camper avec vigueur et poésie, en toute liberté, le décor dans lequel évoluent vos personnages épris d'absolu.

Ainsi, le temps des Croisades devient sous votre plume celui d'une chronique pleine de rebondissements inattendus qui mélange habilement les codes du roman d'aventure à ceux plus subtils de la poésie et du rêve, et votre lecteur se laisse guider dans un monde brutal et tendre empreint d'une spiritualité incandescente.

Il est vrai que nous lisons votre roman comme on contemple un vieux vitrail, scène après scène, motif après motif, comme on déchiffre un livre d'heures dans lequel apparaissent des personnages qui évoquent à la fois la sculpture romane ou les enluminures qui illustrent de vieux grimoires.

Vous écrivez encore :

« Je suis l'ombre qui cause.

« Je suis celle qui s'est volontairement clôturée pour tenter d'exister. Je suis la vierge des Murmures. À toi qui peux entendre, je veux parler la première, dire mon siècle, dire mes rêves, dire l'espoir des emmurées »,

ainsi se confesse Esclarmonde, votre héroïne, ombre et double de Berthe de Joux, qui fait de sa prison-tombe un espace de liberté et donne à sa virginité outragée le tremblement d'une prière, promesse d'amour et de rédemption.

On peut se réjouir que votre roman ait déjà touché tant de lecteurs différents par l'âge et la culture, se réjouir également que pour nous, vos nombreuses mais toujours discrètes références à la Franche-Comté s'élargissent à l'universel.

Je citerai pour terminer la dernière phrase de *Du Domaine des Murmures* :

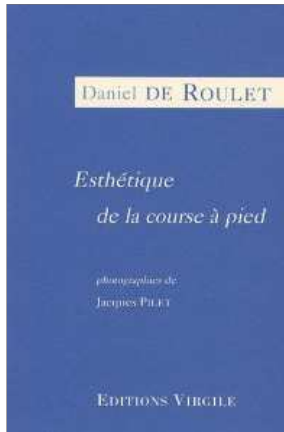
« Une cloche sonne dans la vallée de la Loue et nous guettons son dernier tintement pour mesurer combien de temps il résonnera. »

Les membres du jury du prix Marcel-Aymé souhaitent que ce tintement résonne pour vous très longtemps. »



Discours de présentation du prix Marcel-Aymé 2011  
décerné à **Daniel DE ROULET**, pour *Esthétique de la  
course à pied* (Éditions Virgile),

par Claude Bouheret, président du jury :



« Les prix littéraires qui reviennent chaque automne nous réservent parfois, comme les vins nouveaux, des surprises inattendues.

Le prix Marcel-Aymé 2011 récompense *Esthétique de la course à pied*, un livre de **Daniel de Roulet** qui nous invite à partager les vagabondages sportifs et littéraires de son auteur, à effectuer sur la route un tour de France original, à s'étonner ou à sourire des charmes discrets du quotidien et des avatars de la modernité parisienne ou provinciale, et à apprendre finalement que *la course à pied n'est pas un sport mais un art*.

Les membres du jury du prix Marcel-Aymé, que j'ai eu le plaisir de présider cette année encore, ont unanimement applaudi les qualités d'écriture de votre livre, cher Daniel De Roulet ; ils ont été sensibles au regard que vous portez sur le monde en courant, regard qui, comme vous l'écrivez, *produit une nouvelle vision* : regard bienveillant, généreux, attentif, posé sur vos rencontres de hasard, regard finement distancé et judicieusement critique, oublié dans les lieux que vous décrivez à la hâte dans vos vieux carnets de *promeneur solitaire*.

Aux quatre coins de la France, dépassant l'anonymat de certains carrefours, la célébrité d'un monument historique ou l'émotion d'un lieu de mémoire, vous courez et courez encore, entraînant votre lecteur dans une déambulation où les moments de repos et de rêve vous permettent de lui conter de minuscules histoires, pleines de surprises, qui *font* à leur tour *courir l'imaginaire*, de la forêt de Chaux à l'abbaye d'Ardenne.

De plus, votre sensibilité littéraire sans cesse en éveil vous fait, et *nous fait*, découvrir votre *France profonde*. Quelques kilomètres de plus et les grandes figures de Nerval, de Hugo et de Proust apparaissent dans la banalité de la foulée matinale. Encore un effort, et c'est au tour de Pergaud de vous attendre sur les champs de bataille de la Meuse, ou de Michel Foucault de vous retenir près de sa tombe perdue dans un modeste cimetière du Poitou.

Ainsi, la course à pied devient chez vous une nouvelle *Odyssée* ou, pour rendre hommage en passant à votre éditeur, une nouvelle *Énéide*.

À force de courir, de courir au bon rythme pour tout voir, avec un crayon dans l'œil pourrait-on dire, et apparemment sans trop de fatigue, c'est votre quête intérieure qui affleure dans votre livre et nous enchante au fil des pages, car avec votre discrétion et votre pudeur quelque peu helvétiques, vous vous révélez sans artifices et vos pérégrinations parlent beaucoup mieux de vous qu'aurait pu le faire une spectaculaire *Confession*.

En bon Suisse que vous êtes, en bon Franc-Comtois d'adoption que vous êtes devenu, et en cela prudent comme l'était votre cher Jean-Jacques, *le prince des promeneurs*, vous donnez à cette modeste odyssée ses modernes lettres de noblesse. Pour ce périple, effectué sur le bout des pieds avec la légèreté d'Ulysse et le charme d'Énée, pour cette déambulation que rythment les quelques photographies facétieuses de Jacques Pilet (qui nous fait le plaisir d'être parmi nous ce soir), nous vous remercions chaleureusement.

Nous souhaitons beaucoup de succès à ce petit livre qui enchantera coureurs et esthètes, réunis ou séparés, et nous félicitons vivement les éditions Virgile pour leur engagement au service des beaux textes et des belles images ; qu'elles continuent à nous surprendre par leurs publications aussi élégantes que nécessaires. »



**ALLOCUTION DE LA PRÉSIDENTE DE L'ALAC,  
MARTINE COUTIER, À L'OCCASION DE LA REMISE DES PRIX 2010 :**

« Monsieur le Conseiller,  
Madame et Monsieur les lauréats,  
Chers amis de l'Association du livre et des auteurs comtois,  
Mesdames et Messieurs,

C'est toujours un grand plaisir de vous revoir à l'occasion de ce rendez-vous annuel autour de la remise des prix Marcel-Aymé et Lucien-Febvre. Merci d'être venus, merci surtout de l'intérêt que vous manifestez, par votre présence et votre fidélité à l'ALAC, pour la littérature qui honore notre région.

Monsieur le Conseiller, vous représentez Madame Meyer, vice-présidente, et nous sommes très heureux de vous retrouver une fois de plus cette année.

Au nom de l'Association du livre et des auteurs comtois, je tiens à renouveler notre gratitude au Conseil régional grâce à qui ces prix sont généreusement dotés. Je dis bien généreusement, car ce n'est pas toujours le cas pour les prix, disons, non-parisiens.

Si cette dotation est précieuse pour les auteurs, comme l'avait souligné avec sincérité et brio le lauréat Jean-Claude Pirotte il y a quatre ans, elle l'est également pour l'écho que nos prix reçoivent auprès des éditeurs et de la presse. C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles nous nous attachons à couronner des ouvrages d'une qualité qui leur permettent d'avoir un rayonnement national. Les critères étant, je le rappelle, qu'ils présentent un lien incontestable avec la Franche-Comté, soit par leurs auteurs, soit par leur thème, soit bien sûr par les deux.

Ces deux prix littéraires sont l'emblème de l'ALAC. Ils correspondent, de même que notre revue annuelle les *Lettres Comtoises*, dont le numéro 5 de la nouvelle série est en cours, à la vocation et à l'ambition de notre association, qui est à la fois culturelle et patrimoniale, à savoir encourager la lecture et, en même temps, faire connaître notre région, la Franche-Comté, le plus largement possible, à travers ses talents littéraires et intellectuels. C'est parce qu'elle le vaut bien...

À propos de la lecture, un ouvrage, un essai, a été publié récemment dont les médias ont fait des commentaires très élogieux. Il s'agit de *Pourquoi lire ?*, de Charles Dantzig, paru chez Grasset. L'auteur, à peine provocateur, qui n'en est pas à son premier essai et qui a le sens de la formule, déclare :

« Lire ne sert à rien. C'est bien pour cela que c'est une grande chose. Nous lisons parce que ça ne sert à rien. » Il ajoute ailleurs qu'un auteur a son salut assuré si le lecteur retient l'une de ses phrases, je cite : « une seule, qui contiendra toutes les autres dans sa mémoire et l'aidera à entretenir un intérêt, une affection, une possibilité de relecture ».

Je livre ces réflexions à la vôtre...

Mais revenons aux prix.

On a évoqué ici-même à plusieurs reprises, notamment à l'occasion du prix décerné en 2007 à l'excellent *Dictionnaire historique de la Résistance* de François Marcot, celui à qui notre prix document et histoire doit son nom : Lucien Febvre, ce grand savant originaire de Franche-Comté disparu en 1956, fondateur, avec Marc Bloch, des *Annales d'histoire économique et sociale*, et considéré, en tant qu'historien des mentalités, comme l'un des pères de l'historiographie française contemporaine.

On a moins, et même fort peu, parlé de Marcel Aymé (1902-1967), le grand écrivain franc-comtois auquel notre prix fiction fait référence, comme si cela, comme si IL allait de soi. Probablement parce que nous avons tous passé une partie de nos vacances d'enfant avec Delphine et Marinette en lisant *Les Contes du Chat perché* et que *La Vouivre*, *La Jument verte* et *Le Passe-muraille* font partie de notre patrimoine littéraire non seulement régional, mais aussi national.

Ce serait négliger l'auteur témoin de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, qui a si bien su décrire la société française, avec un regard aigu, satirique, et une langue extraordinairement précise et juste, comme dans sa trilogie *Travelingue*, *Le Chemin des écoliers* et *Uranus*. Dans son œuvre romanesque – romans, contes, nouvelles – Marcel Aymé s'est fait le chantre des gens simples, des opprimés, des disgraciés, des sans-grade.

N'oublions pas non plus qu'il fut aussi homme de théâtre, le théâtre dont il disait lui-même, qu'il est l'expression d'une époque. On se souvient particulièrement de *Clérambard* (1950), de *La Tête des autres* (1952), du *Placard* (1963) et du *Minotaure* (1967). Il a été aussi, toujours pour le théâtre, le traducteur ou l'adaptateur d'auteurs américains : *Les Sorcières de Salem*, d'Arthur Miller, et *La Nuit de l'iguane* de Tennessee Williams.



La réputation de Marcel Aymé a été entachée au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Il lui a été reproché une attitude « équivoque » pendant les années noires de l'Occupation, parce qu'il a publié des nouvelles dans des journaux de la Collaboration et qu'il a lancé, en 1945, une pétition en faveur de la grâce de Robert Brasillach, condamné à mort pour intelligence avec l'ennemi. Laquelle pétition fut d'ailleurs, on l'oublie trop facilement, signée par plus de 50 intellectuels et artistes, de gauche comme de droite, parmi lesquels Paul Valéry, Jean Anouilh, Colette, Jean-Louis Barrault, Jean Cocteau et Albert Camus.

Ces reproches sont sans réel fondement et profondément regrettables.

Il convient tout d'abord de rappeler que Marcel Aymé n'avait que sa plume pour survivre à cette période et qu'il n'existait plus à Paris aucun journal indépendant. Mais surtout, ce qui est curieusement passé sous silence, il a été l'un des premiers à dénoncer le racisme nazi dès 1933 dans un article intitulé de façon provocatrice « Vive la race ».

Par la suite, après la Guerre, il s'est montré, dirait-on aujourd'hui, très « politiquement incorrect ». Il a été en effet l'un des rares écrivains à mettre en scène les comportements des Français qui s'étaient accommodés de l'Occupation au point de s'enrichir grâce au marché noir, montrant dans le même temps les bassesses et les règlements de compte survenus à la Libération.

Ce sont ces écrits, entre autres *Le Chemin des écoliers* (1946), *La Traversée de Paris* (1947), *Uranus* (1948), puis *Le Confort intellectuel*, paru en 1949 où il pointe l'attitude de certains intellectuels pseudo-résistants, qui l'ont discrédité aux yeux de ceux qui encensaient systématiquement la Résistance.

Marcel Aymé était un homme fidèle dans ses amitiés, un homme farouchement indépendant – il s'est gardé de toute chapelle littéraire ou littéraire – et dénué de toute complaisance. Autant dire une attitude qui suscite les animosités...

En réalité, pas une seule ligne de lui n'est ambiguë, ainsi qu'en ont attesté les témoignages de personnalités du monde des lettres, du théâtre et du cinéma qui ont bien connu l'homme ainsi que son œuvre, qui ont travaillé avec lui, et qui sont peu suspects d'affinités politiques douteuses, comme le réalisateur Louis Daquin, l'écrivain et dialoguiste Henri Jeanson, l'écrivain et journaliste Jacques-Francis Rolland, lui-même ancien résistant, enfin l'acteur Francis Huster.

Francis Huster avait promis à Marcel Aymé d'adapter au théâtre *La Traversée de Paris*, il l'a fait l'année dernière. Prochainement, au mois de décembre, ce sont les comédiens de la troupe de la Comédie française qui donneront *Le Loup*, tiré des *Contes du Chat perché*, au théâtre de l'Ouest parisien, sous la direction de Véronique Vella, sociétaire de la Comédie française.

Oui, notre Marcel Aymé est encore et toujours à l'affiche, et c'est heureux.

Un mot encore : le jury du prix Marcel-Aymé comprend trois membres affiliés à la Société des amis de Marcel Aymé, la SAMA, dont son président, Jacques Sennepin, qui est ici présent. La SAMA, qui existe depuis une trentaine d'années, compte environ 250 membres et a pour but de mieux faire connaître l'écrivain et son œuvre. Elle édite une revue annuelle, *Les Cahiers Marcel Aymé*, dont le numéro 28 vient de paraître, et dispose d'un remarquable site internet tout récemment rénové, [www.marcelayme.net](http://www.marcelayme.net), sur lequel vous trouverez toutes les informations et références que vous pouvez souhaiter sur Marcel Aymé, sur la SAMA et sa revue.

À présent, je voudrais remercier et féliciter les deux jurys, chacun composé de sept jurés, et leurs présidents. Ils ont délibéré en toute liberté et en toute souveraineté, avec sérieux et compétence, sans autre préoccupation que la qualité et l'intérêt des ouvrages.

C'est Claude Bouheret qui a présidé le jury Marcel-Aymé, Claude Bouheret qui ajoute, à sa qualité d'ancien diplomate et de grand lecteur, celle d'être l'auteur d'un ouvrage essentiel qui manquait à la littérature, à savoir un *Atlas littéraire des pays d'Europe centrale et orientale, 1750-1950*, paru l'année dernière aux éditions Noir sur Blanc, Buchet-Chastel.

Et, pour le jury Lucien-Febvre, Jean-François Solnon, professeur d'histoire moderne à l'Université de Franche-Comté, et auteur de nombreux ouvrages, dont le dernier, *Le Turban et la Stamboulina, L'Empire ottoman et l'Europe, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle. Affrontement et fascination réciproque*, paru en 2009 chez Perrin, a reçu le prix très prestigieux du Livre d'Histoire de l'Europe.

Avant de passer la parole au président du jury Marcel-Aymé, je tiens à saluer et féliciter Madame Françoise de Maulde, directrice littéraire des éditions de la Table ronde (prix Marcel-Aymé) et la remercier de sa présence. Malheureusement, les éditions Armand Colin, pour le prix Lucien-Febvre, n'ont pas pu être représentées ce soir.

Enfin un dernier et tout aussi grand merci, qui s'adresse au service de la communication du Conseil régional, Emmanuelle Peyrafort, grâce à qui l'organisation de cette remise des prix devient presque un jeu : je la remercie, ainsi que ses collaboratrices, très vivement et très sincèrement.

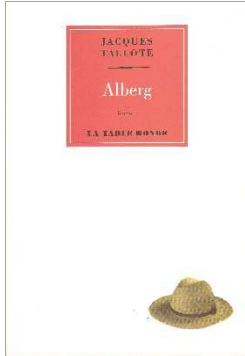
Je vous remercie de votre attention. La parole est maintenant à Claude Bouheret, pour le prix Marcel-Aymé. »





Discours de présentation du prix Marcel-Aymé 2010  
décerné à **Jacques TALLOTE** pour **Alberg** (éd. de La Table  
ronde),

par Claude Bouheret, président du jury :



« Les prix littéraires sont comme les saisons ; d'une année sur l'autre ils s'enchaînent et ne se ressemblent pas, ce qui donne aux jurés le plaisir renouvelé de la lecture, ce « vice impuni » dont parlait si justement Valéry Larbaud.

Cette année, le prix Marcel-Aymé récompense le livre de **Jacques Tallote**, **Alberg** dont le titre est à la fois une interrogation et une énigme, un roman qui entraîne le lecteur dans un parcours labyrinthique dont l'issue est à découvrir, un récit dans lequel le mystère et la fantasmagorie se conjuguent avec l'élégance du style et un très subtil arrière-plan culturel.

Le jury du prix qu'il m'est revenu de présider cette année encore n'eut pas la tâche facile, car plusieurs ouvrages de qualité, très différents par leur facture, leur ampleur et leur sujet lui avaient été proposés ; c'est finalement le vôtre, cher Monsieur, qui a été retenu.

En honorant votre livre qui fait subtilement référence au Besançon de Charles Nodier – nous sommes d'ailleurs ici, dans ce salon, pas très loin de la maison de votre chapelier –, en couronnant votre livre qui se souvient aussi des romans noirs ou gothiques de la littérature anglaise, le jury a voulu saluer un beau récit initiatique et une singulière histoire d'amour que transfigurent une écriture sobre et maîtrisée, un sens quasi cinématographique du suspense, des dialogues dans lesquels l'humour affleure et des personnages qui s'imposent par leur charme et leur bizarrerie, leur rationalité et leur extravagance, leur passé et leur présent.

Sensible à l'originalité de votre ouvrage et à son atmosphère empreinte d'interrogations, d'ambiguïtés et de fausses pistes dignes d'un grand film de Hitchcock, le jury n'a pas hésité.

J'ajouterai, à titre personnel, qu'un premier roman de cette qualité doit être salué comme un événement ; il se pare de l'invention des carnets d'Alberg, sorte de poèmes dans le récit, faux oracle dont le mystère abyssal crée une géographie particulière qui vous rapproche du subtil Henry James et du grand arpenteur de la fiction que fut Julien Gracq ; pour preuves, je voudrais, avec votre permission et pour conclure, citer deux brefs passages de votre livre dans lesquels, par de magnifiques raccourcis, vous évoquez Besançon ; je cite :

« Vers douze ans, son père l'avait emmenée dans le vieil hospice de la ville pour lui montrer la galerie dite du « Saint-Esprit », une large galerie de bois construite au xv<sup>e</sup> siècle, comme une tribune surplombant une cour. Elle était sculptée de figures insolites : sirène au miroir, hercule, joueur de fifre ; dragons aux dents pointues plongeant leur langue parmi des pampres chargés de grappes...

« Son père lui avait appris qu'il s'agissait là de rébus alchimiques décrivant des processus que l'on voulait cacher au profane. [Ces figures avaient fait forte impression à Lucie] : l'apparence recelait des secrets que l'on pouvait à la fois dire et taire. »

Et puis encore, pour terminer :

« Il dîna au Mogador, sous les arcades du quai Vauban, le long du Doubs qui, sur les cartes, encercle la ville d'un ruban bleu. Sur le chemin du retour, il s'arrêta pour contempler le fleuve du haut d'un pont. Devant le flot lisse qui glissait vers lui, un curieux sentiment le saisit, celui d'avoir, en un éclair, aperçu l'axe fixe autour duquel le temps s'enroule. »

Nous souhaitons à ce beau roman, qui transgresse si élégamment les modes littéraires actuelles, tout le succès qui lui revient, et nous vous adressons, cher Monsieur, nos félicitations les plus chaleureuses et mystérieusement franc-comtoises. »